

LANGUAGE; FRENCH

LA FAMILLE A TRAVERS EMBUCHES ET RECHERCHES DES VOIES RESOLUTOIRES À BUKAVU

Bakenga Shafali Pierre,

Docteur en Sociologie, Professeur à l'Université Officielle de Bukavu, / Université Officielle de Bukavu en R.D. Congo.

E-mail : pierrebakenga@gmail.com Tél. +243 997 75 85 27

Received; 28/06/2021

Accepted; 10/07/2021

Online Published; 14/07/2021

Mots clés

Résumé

Famille

Fait pathologique

Insécurité

Secte

Praxis observatoire sociologique de la famille et assistance psychosociale.

Etudier la famille dans son contexte social relève d'une sociologie du quotidien qui, dans cette étude, imbrique, à la fois, délinquance et prospective sociales. L'article analyse quelques faits pathologiques sociaux, récurrents ou permanents qui sèment du déséquilibre au sein de la famille à Bukavu, les conséquences qui en découlent ; et propose, en termes de thérapie sociologique, la création d'un observatoire sociologique de la famille au sein de chaque commune comme mode d'étude d'atténuation ou d'éradication de la pathologie sociale au sein de familles de Bukavu. Etant donné que la pathologie sociale ne s'éloigne pas de la violence sociale qui, parfois, conduit à des stress traumatiques, l'Observatoire pourra, en cas de nécessité, se servir des entretiens en thérapie comportementale et cognitive ((Mirabel-Sarron, 2014).

Introduction

Des sociologues et philosophes ont orienté leurs réflexions sur la stabilité de la famille et la société étant donné que famille et société sont manifestement complémentaires et interactives. La famille est pour la société ce que la praxis est pour l'une et l'autre. A ce sujet, Lefebvre, écrivait que « l'essence de l'homme est sociale et l'essence de la société est praxis » (Lefebvre, 1968). Ceci revient à dire que famille (système social et base de la société) et la praxis (action et pratique), demeurent des catalyseurs de l'activité sociale. Cette praxis, selon Lefebvre, peut se situer à trois niveaux : soit elle procède par répétition des mêmes actes pour être dite répétitive, soit elle se manifeste par imitation des modèles sociaux et être appelée ainsi mimétique, soit, enfin, elle se caractérise par une activité sociale révolutionnaire, et dans ce cas, elle est qualifiée d'inventive. Tenant compte de cette inventivité, l'approche de recherche adoptée dans cette étude n'est pas problématique, mais plutôt résolutoire, en considérant, comme Foucault, « qu'à tout problème social, il faut trouver de solution » (Paillé, 2010). Il faut donc déployer de la force physique et intellectuelle, car comme le dit Mudimbe, « l'homme est une sensation de force parmi les forces, (...), il doit trouver sa place et son autonomie, sa puissance et son être » (Yoka, 1972).

La famille, tout comme la société devront, ainsi, être évaluées, d'abord, par rapport à ces trois niveaux de la praxis. Celle-ci relève de la sociologie pragmatique de Boltanski et Thévenot qui, dans ce courant pragmatique, visent à mettre au jour les régimes d'actions des acteurs. Ensuite, la famille devra être analysée sur base de son vécu au quotidien, de défis auxquels elle fait face, son adéquation et inadéquation avec ses idéaux. Ainsi, Michel Maffessoli, appelé sociologue du dedans, du quotidien, de la proximité et des affects sociaux, se penchant sur la famille, s'est posé la question de savoir comment tenait la société en général et la famille en particulier. Enfin, la famille autant que la société, devront être étudiées dans une vision prospectiviste afin de projeter dans l'avenir leur inventivité, leur perfectionnement et leur capacité de se parfaire.

A observer la famille de Bukavu, on trouve, à la fois, une certaine impondérabilité (socio-économique, culturelle et politique) et des faits ré-

currents des acteurs sociaux qui sont pour la famille des moments d'angoisse ; des faits qui entravent ses fonctions, sa promotion, sa stabilité, ses valeurs ; et une praxis répétitive, mimétique et peu inventive. Les travaux de ménage sont réservés essentiellement à la femme, ce qui fait d'elle « la femme aux mille bras » (Ngoma-Binda, 1999)

Ces faits, compte tenu de leur récurrence et permanence, du fait d'être l'œuvre des acteurs sociaux et compte tenu du déséquilibre qu'ils installent au sein de la famille et de la société, sont ainsi appelés faits pathologiques. Des études menées sur la famille de Bukavu relèvent que celle-ci fait face à un environnement hostile à ses fonctions. Elle ressemble à un système social bloqué par référence à « la société bloquée de Michel Crozier » (Bonte, 2000 : 177). Par allusion à d'Edgar Morin, cette famille ressemble à un système social en perte des modèles, de vision et de vitesse. Face à une telle situation, une question, à triple volet, s'affiche. Quels sont les faits les plus saillants qui détournent la famille de Bukavu de sa mission ; comment évaluer leur pertinence, et comment s'en défier ? La famille se retrouve dans une « précarité qui la conduit à ne pas subvenir aux besoins les plus fondamentaux comme le dormir et le manger générant des frustrations importantes » (Kienge-Kienge, et al., 2017)

Par simple conjecture, nous serions portés à croire que des aspects liés à la délinquance, l'insécurité et les sectes contribueraient au dysfonctionnement de la famille de Bukavu. En revanche, cette famille serait consciente de sa mission, ses fonctions et ses valeurs à telle enseigne qu'elle développerait des mécanismes de lutte pour son maintien et sa pérennité.

Sur le plan méthodologique, les données ci-analysées sont issues de trois communes urbaines de Bukavu et se situent entre 2015 et 2018. Elles ont été récoltées sur base de la documentation, des observations directes, des entretiens (directifs, semi-directifs et libres sur 509 personnes dont 269 tenanciers des *nganda*) et des *focus group*. Ainsi, 269 personnes ont été enquêtées par rapport aux *nganda* et leurs répercussions sociales et 240 personnes pour d'autres faits concernant cette étude. C'est donc notre échantillon, entendu, ici, comme « le nombre limité d'unités supposé être représentatif de l'ensemble du phénomène en étude » (Asia-

Amani, 2012). La figure ci-dessous en présente un bref aperçu :

Tableau n°1 : Présentation de l'échantillon

N°	Commune	Hommes	Femmes	Total
1	Bagira	90	59	149
2	Ibanda	90	90	180
3	Kadutu	90	90	180
Totaux		270	239	509

Source : nos enquêtes sur le terrain.

Cet article vise, en premier lieu, à analyser certains faits actuels, des phénomènes et épiphénomènes inattendus, et parfois considérés comme anodins, comme des cas isolés, au point qu'on en néglige l'impact immédiat ou lointain sur la famille mais qui, en réalité, peuvent poser un cachet indélébile sur le comportement familial, la rendre pathologique, instable et l'emporter hors de sa vision traditionnelle et de ses valeurs.

Leur praticabilité, leur fréquence et leur permanence dénotent faussement d'un caractère normal au point que les habitants ne se rendent plus compte du risque qu'ils présentent, à court, moyen et long terme pour la famille et la société. Notre hypothèse a relevé, d'une façon non exhaustive, les faits tels que la délinquance sociale sous diverses formes, l'insécurité et les sectes. Faut-il penser que ces faits sont uniques dans le déséquilibre familial à Bukavu ? Certes, non. Mais, ils ont été les premiers à retenir notre attention, et nous pourrions, par la suite, approfondir et compléter l'étude. En second lieu, l'étude tente de proposer une thérapie sociologique face au phénomène étudié

Notre approche analytique va évoluer à travers les quatre actes de la recherche en Sociologie, à savoir : « la description, l'explication, la critique des faits et la proposition de solutions ou la thérapie sociologique » (Campenhoudt & Marquis, 2014)

I. Description des faits

Cet article s'inscrit dans un contexte descriptif, social, processuel et analytique étant donné que la famille de Bukavu fait face à des situations liées à la modernité et à la tradition. François de Singly, à ce sujet, se référant à la famille française traditionnelle, estime « qu'elle a perdu sa part de légitimité et qu'elle disparaît progressivement sous la modernité et l'individualisme » (Singly, 2007). Il faut, ainsi, étudier la situation en face de nous en es-

sayant d'analyser, d'une façon qui ne soit pas exhaustive, des faits qui mettent la famille en mal mais dont elle ne se rend pas compte à l'avance. Ces faits auraient pu être présentés dans un tableau, mais compte tenu de leur diversité et celle des enquêtés, nous préférons décrire chacun isolément, notamment la délinquance, l'insécurité, et les sectes et chambres des prières.

I. 1. La délinquance

I. 1.1. Notion

Parler de la délinquance, c'est aborder un état délictueux, non conforme aux normes, c'est traiter une question relative à un comportement manifestement déplaisant. La délinquance est une pathologie sociale, elle fait fi de normes socialement établies, déséquilibre les liens sociaux, crée des subcultures. « Les membres d'une subculture, selon Cohen, manifestent un degré de solidarité interne, développent des relations de coopération et d'échanges, des attitudes de provocation protectrice, déclenchent l'hostilité et la colère des personnes qui leur sont extérieures et se présentent comme des personnes en marge de normes et de valeurs de la collectivité » (Raulin, 2007). Une subculture, dans ce contexte, est de ce fait, un groupe des personnes délinquantes opposées à la société et à la famille. « Or, il n'y a pas de formation humaine possible en dehors d'un contexte social, qui se fonde sur l'éducation : entreprise de libération où corps, esprit, cœur, instinct, affectivité et activité, tout s'activent pour la formation de l'homme » (Bosmans, 1988).

La délinquance est un des facteurs de violence à travers les communautés au sein desquelles elle élit domicile. Elle existe dans toutes les sociétés, et est aussi vieille que l'humanité. « Elle a existé dans les Etats de prédation, les Etats naturels (Etats à accès limité) et dans les Etats à accès ouverts » (Douglas & J.J., 2010). Les chercheurs ne cessent d'étudier la délinquance sociale. Elle n'épargne personne, elle peut être autant juvénile que sénile. C'est ainsi qu'il existe une sociologie de la délinquance ou de la pathologie sociale. Laurent Mucchielli aborde longuement la notion de délinquance dans son récent ouvrage portant sur le même thème. Nous en reprenons ici quelques extraits :

« L'histoire scientifique de la délinquance commence aux USA... En 1924, le sociologue criminologue Edwin Sutherland publie la première édition de ses *Principles of criminology*. Il y définit le crime

en tant que phénomène social... La recherche sur la délinquance naît en Europe à la fin du XIXe siècle en tant que phénomène social. L'œuvre de Gabriel Tarde (1843-1904) offre une grande réflexion sur le crime et la peine, puis Henry Joly donne cours de Science criminelle et pénitentiaire à la faculté de droit de Paris à partir de 1887... Le groupe fondé en 1897 par Durkheim autour de la revue *L'année sociologique* constitue une sociologie criminelle... Dans ce groupe, Gaston Richard est chargé de la section Sociologie criminelle et statistiques morales » (Mucchielli, 2014).

I.1.2. La délinquance à Bukavu

Il s'agit de répertorier quelques faits qui favorisent les états délictueux à Bukavu et en présenter les manifestations, les acteurs et les conséquences immédiates et proches. Les maisons de tolérance, les drogues et les boissons fortement alcoolisées sont décrites, ici, comme des déterminants de la délinquance sociale (juvénile ou sénile) à Bukavu.

a. Les ganda et maisons de tolérance

Ils relèvent de l'entrepreneuriat familial. A leur origine, pour subvenir à leurs besoins primaires, certaines familles exploitaient, pour des fins vitales, des buvettes ou bars (la distinction entre les deux termes n'est que d'ordre dimensionnel, le bar est plus grand que la buvette) où se vendaient des boissons de toutes sortes et où venaient des clients pour boire, causer, danser sous une musique assourdissante. Au fil du temps, les bars et les buvettes se multipliaient et devenaient, par effet de concurrence, improductifs. Il fallait diversifier les activités pour les rentabiliser.

Ainsi, sont nés les *ganda* qui sont des bars avec activités diverses, notamment et principalement la vente des boissons (alcooliques et juteuses, des liqueurs et vins) à laquelle s'ajoutent des chambres pour coït ; des *stands* ou cachettes destinées à deux personnes généralement de sexe opposé ; des grilles et écrans téléviseurs pour suivre des matches, des films et des danses ; et où s'organisent des karaokés et des restaurants de fortune.

Les services sont offerts principalement par des jeunes putasses aux accoutrements incitant à la curiosité corporelle et aux attouchements physiques. (Nous précisons que dans cette étude, nous nous

sommes plus intéressé à cette catégorie des personnes). Dans la plupart des cas, ce sont des filles mères de deux enfants tout au plus. Six parmi dix serveuses dans les *nganda* sont des filles-mères, alors que quatre sur les dix, sont des burundaises et rwandaises et généralement de l'ethnie hutu. Leurs enfants sont gardés chez-elles par leurs grand-mères. Elles travaillent durant tout le mois (avec un jour de repos par semaine selon le choix de chacune) de 10 heures à 22 heures, et au-delà lorsqu'il y a karaoké au sein de l'établissement. Leur rémunération mensuelle varie entre 30 et 70 dollars, tout dépendant de la fréquentation de l'établissement et de la générosité du chef. Leurs moments d'après le travail et de pause hebdomadaire leur permettent d'exploiter leurs relations de séductions et de gonfler leurs enveloppes mensuelles. On peut les mettre dans la catégorie de « l'enfant pauvre, qui doit contribuer à la survie de la famille en se plaçant comme domestique, manutentionnaire, ouvrier, ou en travaillant dans la rue » (Ndembi, 2006).

Les *nganda* sont ainsi des lieux des rencontres de beaucoup de gens, mais les personnes dont l'âge se situe entre 19 et 35 ans sont les plus majoritaires. On y trouve à boire, à manger, à se réjouir amoureusement dans les stands et dans les chambres. Dans un *nganda*, le coût de la chambre, pour un moment des plaisirs charnels ne dépassant pas deux heures, se négocie entre deux et vingt dollars, tout dépendant du cadre et de l'engouement porté sur l'établissement. Les *nganda* sont nombreux, innombrables même, car il y en a qui ne portent pas de nom et qui ressemblent à des simples domiciles. Ainsi, toute maison de tolérance n'est pas nécessairement un *nganda* (car, pour de raisons de précarité économique, il y a des ménages qui, pendant la journée, accordent hospitalité aux amoureux, et qui, le soir, reprennent leur forme normale. Cela se remarque aux quartiers et avenues comme Nyamugo, Essence, Chai...), mais la plupart des *nganda* de Bukavu associent à la vente des boissons, la consommation du sexe pour plus de rentabilité. Ainsi, les *nganda* ont favorisé de baliverner sur le cul chez toutes les catégories des femmes : mineures, majeures et femmes mariées se retrouvent dans les *ganda* avec leurs partenaires masculins pour déguster et baliverner sur le cul. La ville de Bukavu reste imbue des empreintes tant positives que négatives des exploitations des *ganda*.

Sur le plan positif, le ganda est un cadre des divertissements, des loisirs, des dialogues, d'intimité, des requinquées, des rires aux éclats, et des nouements des relations intimes. Ensuite, le *nganda* est une unité de production pour les exploitants. Sur 269 tenanciers de *nganda* interrogés sur la rentabilité de ce secteur ; 215 tenanciers, soit 80 % estiment qu'ils satisfont à tous leurs besoins grâce à l'exploitation des *gandas*, tandis que 54 tenanciers, soit 20 % pensent qu'ils travaillent à perte suite aux multiples taxes, au coût élevé du loyer, aux dettes, à l'irrégularité des clients, aux abus du personnel et d'autres charges liées à l'exploitation. Sur le plan négatif, les *nganda* ont engendré tout un chapelet d'antivaleurs :

La prodigalité au sein de la famille et la perte de valeurs : on consomme plus qu'on ne gagne dans les boissons alcoolisées et dans les actes d'allégeance et de galanterie faites aux femmes.

Les grossesses précoces et les maladies sexuellement transmissibles : il y a une intense consommation sexuelle dans les *ganda*. Elle débute dès les heures de la matinée jusqu'au soir. Notons ce regret d'un tenancier de *ganda* d'Ibanda : « On peut exploiter le *nganda* faute d'autre activité, le *ganda* déshonore. Mes deux filles ont été rendues grosses au sein de cette bâtisse parce qu'elles y accompagnaient régulièrement leur frère » (*sic*).

Les enfants nés hors mariage et les recompositions familiales non consenties entre les deux conjoints. Les enfants de la rue : nous avons dénombré (sans exhaustivité) avec nos enquêteurs largués sur le terrain ; 285 enfants de la rue, en interactivité diurne, dont l'âge variait entre 6 et 17 ans au cours de la seule journée du vendredi, 22 décembre 2020 entre dix et onze heures aux endroits suivants : Grand marché de Kadutu, Beach Muhanzi, Place Major Vangu et entre Nyawera et les frontières Ruzizi I et II.

L'infidélité conjugale et ses répercussions sur la vie du couple, notamment la mésentente et le divorce. Au sujet du divorce, voici comment se présentent des requêtes en divorce à Bukavu entre 2013 et 2020 :

Tableau n° 11 : Requêtes en divorce de 2013-2020 au Tribunal de paix de Grande instance de Bukavu

Mois/ An.	2013	2014	2015	2016	2017	2018	2020	Total
Janvier	6	6	3	8	4	-	-	27
Février	8	11	4	4	6	2	-	35
Mars	2	8	7	4	4	11	13	49
Avril	6	10	3	6	5	10	-	40
Mai	4	16	5	7	-	5	-	37
Juin	8	14	4	7	-	4	5	42
Juillet	-	33	3	8	-	7	4	55
Août	5	-	4	6	-	6	9	30
Septembre	5	3	7	7	-	17	4	43
Octobre	7	7	6	8	-	-	-	28
Novembre	15	7	10	7	-	10	30	79
Décembre	12	7	14	9	-	15	57	114
Totaux	78	122	70	81	19	87	122	579

Données recueillies du Tribunal de Paix/ TGI / Bukavu, le mardi, 02 février 2021.

Il s'agit, ici, de requêtes en annulation de mariage enregistrées mensuellement sur une période de huit années consécutives, et non des cas de divorce proprement dit, c'est-à-dire, une requête déposée au tribunal et dont les audiences se sont déroulées selon la loi jusqu'à ce que l'on soit arrivé à un prononcé du jugement par le juge. Le verdict du tribunal peut ou n'avoir pas accordé le divorce pour certaines requêtes. Ce qui m'intéresse, ici, c'est uniquement la requête ou l'intention exprimée officiellement d'annuler un mariage civilement, pu-

bliquement et solennellement conclu avec son conjoint ou sa conjointe.

A suivre l'allure des requêtes en divorce, on trouve qu'elle est presque constante, et de ce point de vue, on peut affirmer que la crise est en train de s'exacerber au sein de la famille. Évidemment, Bukavu, n'est pas le Sud-Kivu, mais demeure, toutefois une illustration de taille pour ces cas de cohabitation impossible entre conjoints.

b. Les drogues et les boissons fortement alcoolisées

Le chanvre et les boissons dites fortement alcoolisées ont créé des toxicomanes qui, par l'usage régulier, sont devenus dépendants de ces produits, et malheureusement, alcoolopathes. Les consommateurs sont essentiellement des jeunes hommes dont l'âge, généralement, varie entre 17 et 30 ans.

Pour cette première catégorie de drogue, nous avons identifié 32 bâtisses où l'on fume régulièrement du chanvre au sein des communes d'Ibanda et Kadutu. Quant aux boissons fortement alcoolisées, quoiqu'interdites officiellement, on les retrouve étalées dans des kiosques, dans quelques étalages au marché de Kadutu et sont donc vendues un peu partout et à moindre coût.

Selon Larousse Médical (2006), le terme d'alcoolisme, d'usage courant, « désigne à la fois une consommation excessive d'alcool, les conséquences pathologiques qui en résultent, et une dépendance à ce dernier. Les experts utilisent une terminologie plus précise : l'alcoolisation est la consommation d'alcool, qui peut être faible, modérée ou excessive, et brève ou prolongée. L'alcoolodépendance se définit par le besoin impérieux de consommer de l'alcool ; une alcoolopathie est un état pathologique lié à la consommation d'alcool.

L'Organisation mondiale de la santé a défini les doses, en grammes par jour, de consommation d'alcool avec ou sans risques pour la santé. Un verre de boisson alcoolisée (verre de vin rouge, demi-verre de bière, verre d'apéritif ou de liqueur) contient environ 10 grammes d'alcool. Pour les hommes, une consommation de moins de 40 grammes par jour (moins de 4 verres) est considérée comme sans danger ; une consommation de 40 à 100 grammes (de 4 à 10 verres) comporte des risques pour la santé ; une

consommation de plus de 100 grammes (plus de 10 verres) définit l'alcoolodépendance. Les doses admises pour les femmes sont la moitié de celles tolérées chez les hommes, à cause de leur très grande sensibilité à la toxicité de l'alcool » (Larousse Médicale, 2006). La consommation excessive d'alcool ne laisse pas indemnes les consommateurs, jeunes ou vieux soient-ils.

Selon un document publié par la Commission diocésaine Justice de Paix de Poitiers, « trois affections représentent une plus grande partie des décès imputables à l'alcool : cirrhose de foie, psychose alcoolique ou alcoolisme et cancers des voies aéro-digestives supérieures (bucco-pharynx, œsophage, larynx). Plus de 60 000 personnes meurent en France chaque année de suites d'abus d'alcool. L'alcool serait responsable d'un tiers des décès liés aux maladies de l'appareil digestif et aux troubles mentaux et 13 % des décès par cancer » (Commission diocésaine Justice et paix de Poitiers, 1996).

Pour le cas de Bukavu, deux aspects sont manifestes chez les jeunes : celui de l'alcoolodépendance et de l'alcoolopathie observables à travers beaucoup de cas de troubles mentaux et la commission des actes délictueux tels que des cas récurrents de cambriolage, d'assassinats, de voies de faits, de trouble intellectuel... Ainsi, les jeunes alcoolopathes, deviendront moins intelligents, peu instruits et peu créatifs. C'est un manque à gagner pour la société de Bukavu qui a besoin d'eux pour son fondement, sa vitalité et son avenir. Beaucoup de jeunes meurent d'alcoolopathie à Bukavu, malheureusement, les services sanitaires n'en disposent pas de données quantifiées.

I.2. L'insécurité

On peut dire, à juste titre, que l'insécurité s'est exacerbée à Bukavu avec le génocide et l'afflux massif des réfugiés rwandais à l'Est de la République Démocratique du Congo. En effet, « toute société renferme en elle-même des germes de conflictualité, liée aux tempérament des individus, soit plus profondément, à la différenciation des intérêts. Ce constat conduisait Max Weber à considérer le conflit comme normal » (Rutembeza, 2002). De cette situation sont issus divers milices et groupes armés. A la conférence de Goma sur la paix, la sécurité et le développement dans les provinces du Nord et Sud-Kivu, quatorze groupes armés opérant

au Sud-Kivu avaient signé l'acte d'engagement sur la paix dans la province. Il s'agissait de : Groupe Yakutumba, le Raia Mutomboki, les Mai-Maï Kirikicho, Ny'Kiriba, Kapopo, Mahoro, Shikito, Shabunda, Mongol, les Simba Maï-Maï, le Mudundu 40, les Forces républicaines et fédéralistes, le Pareco, le groupe Zabuloni, l'Armée du salut, ... En 2018, la Mission des nations unies au Congo avait répertorié 130 milices et groupes armés opérant au Sud-Kivu. Il y a donc beaucoup d'armes et de munitions qui sont détenues par des hommes incontrôlés, des inciviques qu'on médiatise sous le terme des *hors-la-loi* ; qui sèment désolation, opèrent nuit et jour ; tuent des innocents et extorquent des biens tant dans la ville de Bukavu que dans son hinterland « C'est les cas des territoires et Uvira où les conflits ont créé la transhumance du bétail, où les populations sont tuées atrocement... » (Brabant & Nzweve, 2013)

N°	Nature de l'infraction	Nbre des cas 2019	Nbre des cas / 2020	Total pour 13 mois	Moyenne mensuelle
1	Vol à mains armées	19	45	64	5
2	Abus de confiance	19	20	39	3
	Vol simple	16	19	35	3
3	Assassinats et meurtres	19	14	33	3
4	Coups et blessures	15	10	25	2
5	Association des malfaiteurs	16	4	20	2
6	Abandon conjugal	16	4	20	2
8	Enlèvement	6	10	16	1
9	Extorsion	7	8	15	1
10	Destruction méchante	8	5	13	1
11	Viol	8	4	12	1
12	Avortement criminel	8	4	12	1

La police enregistre régulièrement des cas d'assassinats, de cambriolages, d'enlèvements, viols et vols... En termes d'illustration, voici à travers la figure ci-dessous, le nombre des cas des commissions d'infractions, pour une période de deux ans et qui se sont attaqués directement à l'équilibre familial à Bukavu.

Tableau n° 3 : Commission de cas infractionnels sur la famille de janvier 2019 - 31 décembre 2020

(Source : Données recueillies du Commissariat urbain de Police de Bukavu, le jeudi, 5 avril 2018).

Ces données concernent 13 mois d'enregistrement des commissions infractionnelles sur la famille, soit de janvier 2019 au 31 décembre 2020. Les infractions sont rangées selon l'ordre de leur fréquence.

Ainsi, on peut lire, à travers ce tableau, qu'à Bukavu, il y a 5 cas de vol à mains armées par mois et 3 assassinats par mois, au moins, etc. Au moins, parce que ces données ne concernent que l'unique Commissariat urbain. L'on sait qu'il y a d'autres postes de police à travers la ville, et qu'aussi tous les cas infractionnels ne sont pas toujours connus de services de police. A analyser les chiffres dans le tableau, on re-

marque que chaque infraction prend une allure croissante. Les cas de commission infractionnelle de l'année 2019 doublent ou triplent déjà au cours l'année suivante. C'est le cas d'enlèvement, par exemple. L'année 2019 a connu 6 cas d'enlèvement, alors qu'en 2020, on était déjà à 10 cas d'enlèvement. Il est à constater que nous sommes dans une ville à prédominance pathologique et que la famille, séquestrée ainsi dans des antivaleurs, doit développer, en son sein, des mécanismes protecteurs et libérateurs face à ses bourreaux.

I.3. Les sectes et les chambres de prières

Nous ne pourrions pas aborder la notion de secte sans au préalable parler de la religion que le dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie définit comme « une activité sociale qui met en évidence l'existence conjointe de croyance à une divinité unique ou à un ensemble de divinités, et d'actes (des pratiques rituelles) qui visent à établir des relations spécifiques entre les hommes et les êtres ou les pouvoirs extrahumains, ces actes étant fondés sur des croyances et formant avec eux un système sur lequel porte un savoir ordinaire largement partagé » (Bonte & M.Izard, 2013)

La religion met ainsi le croyant en relation avec une ou plusieurs divinités, cette relation se fondant et s'extériorisant à travers des croyances, prières et rites. Les prières et les rites consistent à influencer l'être suprême à agir favorablement aux demandes et supplications du croyant, soit pour alléger une situation difficile dans laquelle il se trouve, soit pour accéder à des faveurs, soit pour louer son dieu ou le remercier de bienfaits et grâces reçus de lui.

Pour Emile Durkheim, cité par (Brechon, 2000), « la religion dispose d'un rôle à jouer au sein de la communauté, elle doit faire l'unité des groupes sociaux autour d'un système des croyances et des pratiques ; elle unit les individus et les met au service de la société. Les nouvelles religions doivent être l'expression, dans nos sociétés, de la conscience collective et aider au renforcement de cette conscience collective ; elles doivent unir en une communauté morale tous les fidèles de la république laïque » (Brechon, 2000). Cette union souhaitée par Durkheim n'est pas toujours un acquis, moins encore une donnée spontanée. Les communautés religieuses, pour diverses raisons liées surtout aux

biens matériels, se disloquent au jour le jour. Les personnes influentes au sein d'une église qui se sentent lésées, pour raison d'autorité, d'autonomie pastorale, matérielle et financière, créent leurs propres églises, d'où la multiplicité des églises et des sectes.

Une secte est un groupe des fidèles minoritaires dissidents d'une Eglise dominante qui, par conséquent, crée une opposition à des pratiques religieuses dominantes. Au sujet de la secte, le Père Jésuite Dijon écrit : « Il n'est pas facile de définir exactement la secte. N'a-t-on pas dit d'ailleurs que la secte est une Eglise qui a réussi ? Pour prendre distance par rapport à ce slogan facile, disons qu'on retrouve plus ou moins intensément dans la secte des traits qui tiennent à l'autoritarisme du chef, au manque de recul par rapport à la doctrine, à la manipulation, au trafic d'argent, etc. Dans une secte (du latin *secare*, signifiant, couper), les membres attribuent une puissance salvifique exclusive au groupe et à l'interprétation littérale de la doctrine professée » (Dijon, 2010)

C'est dans ce contexte de recherche du lucre que sont nées les sectes à Bukavu. Elles professent le retour imminent du Christ, mais en même temps, elles démontrent qu'on peut tout avoir urgemment (argent, emploi, maison, fiancée, mari...) au prix de la foi, la prière, l'offrande et du jeûne. Dans les sectes, on a diversifié les noms des offrandes. Au cours d'un seul culte, les fidèles procèdent par différentes offrandes : offrandes pour la protection, offrandes pour la louange, offrandes pour la gratitude, offrandes pour les infrastructures, offrandes pour les démunis, offrandes pour les veuves, offrandes pour implorer le Saint-Esprit... Les sectes organisent quotidiennement trois cultes par jour, (pour hommes, femmes et jeunes séparément), des campagnes d'évangélisation, des neuvaines, des chambres des prières, des journées-miracles (pour prétendre guérir des maladies même celles reconnues incurables, et cela dans le but de se faire de l'argent), et lorsque le fidèle n'a pas trouvé satisfaction, on met sa foi en doute, on lui demande d'offrir plus, pour pousser Dieu à agir vite. Le pasteur ne s'empêche pas de répéter à ses fidèles des discours les incitant, les obligeant même de donner l'offrande. Voici, l'exemple de discours qui servent de leitmotiv dans les prédications : « il faut par moment mettre Dieu à l'épreuve, il faut lui offrir pour qu'en retour il vous donne tout ce dont vous avez

besoin. Sans offrande, vous ne pouvez rien bénéficier de Dieu. Notre Dieu n'est pas un pauvre, notre Dieu est un Dieu d'abondance » (sic). Toutes ces offrandes entrent dans l'unique poche du pasteur.

Les chefs d'Églises et de sectes accentuent la pression sur les femmes pour étendre leur autorité d'exploitation de l'homme par l'homme. Ils exploitent leur faiblesse (de verser souvent dans la sentimentalité et l'apitoiement), leur foi naïve, leur peur de faire face au lendemain et leur situation sociale fragile. Or, on ne doit pas en rester là, car les femmes ont franchi bien d'étapes dans les droits qui leur étaient méconnus. Certes, actuellement, les Églises se rivalisent pour avoir le plus grand nombre de fidèles possibles afin de recevoir d'eux de l'argent et faire face à leurs charges, mais telle n'est pas la mission de l'Église de considérer les fidèles comme des vaches à lait qu'il faut traire quotidiennement. Partant de toutes ces considérations, les Églises, à proprement parler, ne devraient pas se considérer comme des sectes mais elles doivent s'inscrire dans un schéma de construire un homme utile à lui-même et à la société ; un homme complet sur le plan intellectuel, moral et éthique, respectant Dieu et ses créatures ; rationnel ; doué d'une capacité créatrice ; et capable de révolutionner en toute honnêteté et dignité le monde, une donne que les sectes ne se sont pas appropriée. Les sectes ont plongé les fidèles dans toute une série d'antivaleurs. Nous en citons quelques-unes :

L'esprit attentiste et la recherche de la facilité : en privilégiant la prière comme premier facteur de stabilité sociale, les sectes ont péché contre la promotion du travail, car l'homme est essentiellement travail. On ne reconnaît la capacité d'un peuple qu'à travers les activités qu'il réalise en toute rationalité et honnêteté car rien ne peut être acquis sans efforts. En effet, si nous voulons tendre vers le développement, cela nous impose du courage dans le travail, la rationalité et la sauvegarde des valeurs. Le développement ne s'acquiert pas par la paresse et encore moins à travers des antivaleurs.

La perte des valeurs : une société qui ne se fonde pas sur les valeurs est une société en voie d'extinction. Les sectes recommandent l'oisiveté car les miracles proviendront de l'Être suprême. Une communauté des fidèles doit se faire une vision développementaliste concertée. Que peut-on attendre

d'un groupe sans vision et sans idéal personnels ? Dans *Les certitudes* de Passou Lundula écrit : « Quand il n'y a plus de vision, le peuple est sans frein. La lutte pour la vie est un triangle parce qu'elle a trois côtés : la lutte pour la subsistance, car même l'insecte lutte pour vivre ; la lutte pour le succès est celle que l'homme mène, en plus de la lutte pour la subsistance, pour émerger et se confirmer dans un domaine quelconque ; la lutte pour la célébrité : elle est la plus âpre des luttes » (Lundula, 1998).

Les sectes découragent l'épargne : en demandant aux fidèles de donner régulièrement l'offrande ; de donner plus qu'ils ne gagnent ; de se dépouiller même, les sectes vont tout droit dans l'appauvrissement de leurs adeptes. Bien que l'homme soit qualifié par certains d'être insatiable, la multiplicité de besoins ne doit pas conduire l'homme-producteur à consommer irrationnellement sa production. La rationalité dans la gestion entraîne l'épargne qui résulte du solde issu de la satisfaction rationnelle des besoins primaires. De cette épargne, l'homme peut se constituer un patrimoine ; nouer des relations et se doter d'un capital social important. Tout cela impose de la rationalité et exige que l'homme fasse preuve d'abnégation et d'épargne.

II. Critique et explication des faits

Durkheim, (2007), a fixé l'orientation de l'analyse sociologique à travers quatre règles :

« Traiter les faits sociaux comme des choses ; les traiter comme des objets qu'on ne peut appréhender et comprendre de l'intérieur ; éviter l'introspection et les analyses subjectives ; repousser toute prénotion, les idées vagues et préconçues que le commun des mortels a sur les êtres. Pour Durkheim, l'important dans une religion, c'est tout ce qui est observable et dénombrable (les choses religieuses, les objets de culte, le nombre des pratiquants), ce que disent les fidèles sur leurs motivations religieuses est d'un faible intérêt.

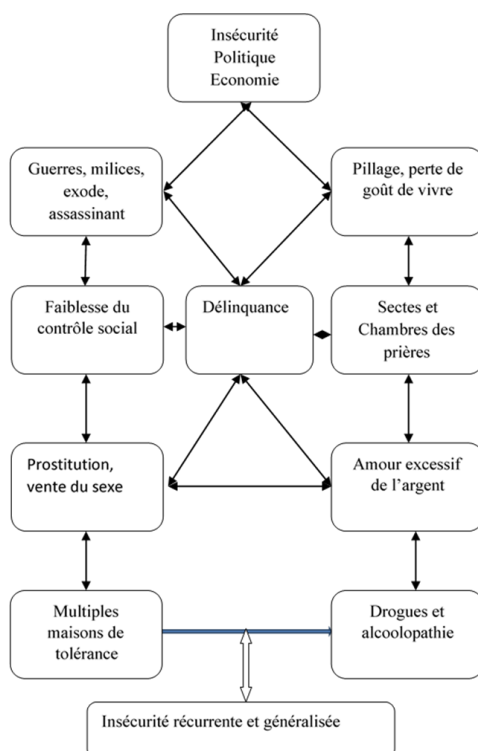
Distinguer dans une société ce qui est normal de ce qui est pathologique : ce qui est normal, c'est ce qui est général dans une société, ce qui est dans la moyenne. Ce qui est pathologique, c'est ce qui s'écarte de la moyenne. (Exemple : donner de l'offrande dans une église, c'est normal, mais donner plus de trois offrandes à chaque culte et quotidi-

ennement ou donner tout ce dont on dispose, cela paraît pathologique. Qu'une femme dans une avenue injurie son mari, c'est normal, mais que toutes les femmes d'une avenue injurient régulièrement leurs maris, cela est pathologique).

Dégager les causes d'un phénomène, notamment les causes qui produisent le phénomène ou causes efficientes et les causes finales à travers lesquelles on recherche l'utilité du phénomène. La cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les traits sociaux antécédents, et non parmi les états de la conscience individuelle.

Comparer : c'est par exemple, établir une comparaison dans l'évolution d'un phénomène par entité ou par époque » (Brechon, 2000) C'est donc sur base de ces quatre règles durkheimiennes que nous allons expliquer les phénomènes de délinquance, d'insécurité et de sectes et d'autres faits apparentés.

Les faits tels que décrits ci-haut exigeraient une longue littérature explicative, mais par raison de contournement, de cette parodie des mots, nous pensons qu'à travers ce schéma, le lecteur se trouvera plus aisé dans la compréhension.



(Figure 4 : L'explication du social par le social : - Source : nous-même)

La vie en société est faite d'un ensemble d'actions et de relations concrètes qui se déroulent dans des espaces concrets (quartiers, villes, villages, institutions totales, parlement, maison familiale.)

selon un ensemble de règles de fonctionnement qui sont aussi concrètes.

Mais, cette vie en société est également faite d'un ensemble de représentations du monde, des conceptions de l'existence, de croyances, de valeurs et d'aspirations, bref d'une conscience de choses, des autres et de soi-même, qui donne un sens à ces actes et à ces relations, nos interactions microsociales et interpersonnelles, aux mouvements sociaux qui visent à transformer la société dans son ensemble, et qui crée le lien entre les humains ainsi qu'entre eux et le monde. C'est ce qu'on appelle la dimension symbolique du social.

Il nous est impossible de comprendre quoi que ce soit à la vie sociale sans prendre conscience de la nature et de l'importance de cette dimension symbolique de l'expérience humaine et collective, la dimension de la temporalité et la dimension rationnelle. Le social n'est pas figé, il se constitue dans le temps qui, ne s'arrêtant jamais, lui confère une dynamique. Le social est enfin, fondamentalement relationnel.

Selon Marcel Mauss, cité par L.-V. Campenhoudt par et Nicolas Marquis, « le social nous impose de saisir ce que signifie penser rationnellement. Symbolique, temporalité et relations constituent trois dimensions centrales indissociables du social. » (Campenhoudt & Marquis, 2014) A travers deux lois scientifiques, Herbert Spencer a inspiré aux chercheurs la coexistence des phénomènes sociaux (Mande, 2011).

Primo, la loi de la conservation selon laquelle rien ne se crée, rien ne se perd. Selon cette loi, tout vient de quelque part ou de quelque chose. Les phénomènes génèrent d'autres phénomènes, ils sont dépendants les uns des autres, chaque chose a son origine. Ainsi, au regard de ce schéma, il ressort clairement cette dépendance des faits entre eux. L'instabilité politique et économique a généré les guerres, les milices, les assassinats, la précarité économique, les pillages et la perte du goût de la vie qui, aussi à leur tour, sont des déterminants d'autres phénomènes tels que la délinquance sociale, la faiblesse du contrôle social, etc.

Secundo, à travers la loi de l'évolution, Spencer édicte le principe d'intégration par différenciation selon lequel les sociétés humaines, autant que les phénomènes sociaux, évoluent du simple au com-

plexe et de l'homogène à l'hétérogène. Les phénomènes se succèdent et se diversifient, ils ne sont pas homogènes, ils sont hétérogènes et interdépendants. Leur persistance, leur permanence et leur multiplicité répondent au caractère pluriel et dynamique de la famille et de la société.

Nous avons ainsi tenté de chercher une logique dans une succession d'événements. À travers cette figure ci-dessus, il n'y a pas de phénomène isolé. Tout se tient, s'influence dans un contexte où la victime principale demeure la famille, et où les acteurs sociaux sont les membres issus de familles qui, malheureusement torpillent et malmènent la famille dont ils sont issus. Avec l'inefficacité de la trilogie éducative reposant sur la famille, l'école et l'Eglise, on trouve à chaque pôle de cette trilogie, des failles manifestes, latentes et persistantes de telle sorte qu'il apparaît vrai que la famille autant que l'école et l'Eglise ont créé des monstres sociaux contre elles-mêmes.

III. Esquisse d'une thérapie sociologique

a. L'Observatoire sociologique de la famille

A travers cette étude, nous avons présenté la famille comme un système social confronté à certains aspects pathologiques desquels elle a difficile à s'en défaire et qui, de ce point de vue, la maintiennent dans une situation inconfortable, dysfonctionnelle, pathologique, et de crises incessantes.

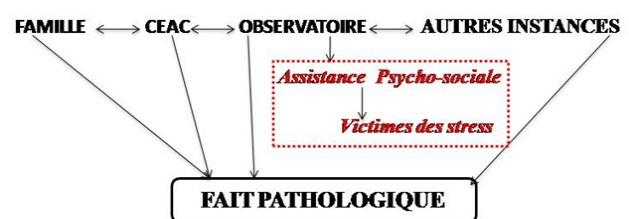
Pour Jean Duvignaud, « la crise et le changement social sont le laboratoire de la sociologie. C'est en observant le changement social, en observant les périodes de crise où un équilibre social se défait (...) que les sociologues peuvent comprendre comment les sociétés fonctionnent, (...). Chaque crise sociale est, pour le sociologue, objet de réflexion et de remise en cause de ses théories. La crise et le changement social font apparaître de nouveaux modes d'organisation et de projection sociales » (Brechon, 2000)

Ainsi, pour reconforter la famille dans sa mission traditionnelle lui reconnue universellement comme la base de la société, nous proposons quelques actions qui peuvent être menées à Bukavu :

Ressouder la trilogie éducative Famille-Ecole-Eglise : cette trilogie a fait preuve d'une excellente dynamique socialisante, mais elle a été défaite, à chaque pôle de la trilogie, par l'émergence, la domination et la diversité des médias, la faiblesse du contrôle social, les antivaleurs, le dérapage des acteurs

sociaux. Les rejetons de la famille vivent actuellement dans une forme d'auto-apprentissage, car les modèles sociaux au sein de chaque pôle de la trilogie éducative n'existent pas ou sont manifestement affaiblis. Il faut, donc, prendre conscience des erreurs commises à chaque pôle et développer des mécanismes d'auto-perfectionnement et de responsabilité. « La responsabilité se définit à travers six verbes que les familles doivent régulièrement matérialiser: «reconnaitre, s'approprier, pardonner, pratiquer l'introspection, apprendre et collaborer » (Chiche & Samuel, 2008) Mettre sur pied, en vue d'une stabilité familiale, à travers toutes les communes, un Observatoire sociologique de la famille qui aura pour mission d'identifier les faits pathologiques, leur ampleur, les stratégies, les acteurs d'atténuation ou d'éradication, et d'installer dans chaque quartier un système de monitoring de l'observatoire appelé Corps d'études d'actions de changement (CEAC).

L'Observatoire sociologique de la famille dispose, ainsi, de 4 instances : la famille, le CEAC ou quartier, la commune et les autres instances supérieures auxquelles l'Observatoire peut s'adresser en cas de besoin. En fait, chaque famille est un CEAC primaire ayant pour rôle d'identifier, décrire tout aspect pathologique ou pathologisant ; statuer sur ses effets immédiats et en faire rapport au CEAC du quartier qui, après analyse se remet à l'observatoire familial communal. Cette dernière instance analyse les faits lui soumis et partage ses conclusions avec les CEAC et les instances supérieures selon le besoin. C'est donc un cycle trilogique d'interactions, de lutte contre la peur et la fatalité, de combat familial et collectif contre toute pathologie sociale telle que représentée ci-dessous :



(Figure 5 : Cycle quadriadique d'interactions réductionnelles : - Source : nous-mêmes)

Développer à chaque instance de l'observatoire les principes de stabilité familiale et une prospective familiale fondée sur les valeurs d'éthique conséquentialiste qui « repose par définition sur ce qu'on peut appeler un impératif hypothétique et

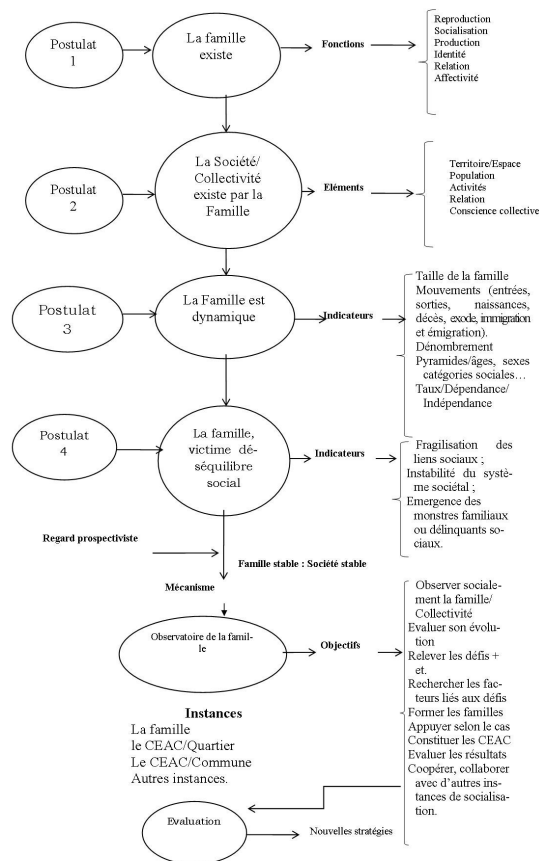
énonce que si l'on veut obtenir X, on doit faire Y » (Billier, 2010)

En d'autres termes, si nous voulons plus d'équilibre pour la famille et pour la société, cela nous impose une mobilisation pour des solutions réfléchies, concertées, et un engagement tous azimuts pour refonder une société qui fonctionne sur base du respect des normes et des valeurs établies. Si nous nous mobilisons contre le mal, certes, le mal disparaîtra, lentement mais sûrement ; il nous faut donc, « rechercher à tout prix des lendemains meilleurs (africains, 2001) Disposer d'un module multilingue de formation et de rééducation à chaque instance de l'Observatoire sociologique de la famille.

Créer un cadre direct et confiant de collaboration avec les instances judiciaires et policières pour des sanctions appropriées à l'égard des délinquants.

Mettre sur pied une équipe dynamique d'assistants sociaux pour des interventions psychosociales à l'égard de victimes de délinquance commise au sein des entités couvertes par l'observatoire de la famille.

L'observatoire sociologique de la famille est ainsi une dynamique sociale consistant à examiner les relations, les problèmes et les contraintes au sein de la famille pour en proposer des solutions durables. C'est un regard à la fois objectif, contextuel et prospectiviste. Il porte sur des postulats de la famille, ses fonctions, sur la société (ses éléments matériels et formels), sur les indicateurs du déséquilibre familial et sociétal, les conséquences qui en découlent et sur une sociothérapie. Tout cela est illustré par le schéma ci-dessous :



(Figure 6 : Cadre conceptuel de l'observatoire sociologique de la famille à travers postulats, éléments interactifs et axes de recherche : - Source : nous-même).

b. L'assistance psychosociale

La délinquance sociale peut s'avérer fatale pour certaines personnes au cas où elle devient source de violences sociales, soit asymétriques, soit unilatérales et provoquer ainsi pour l'individu envers lequel elles sont adressées des cas de stress traumatisants allant même jusqu'à la dépression. Un individu traumatisé perd le goût de vivre. Les violences et les stress ont été très souvent à la base de trouble de comportement. On se sert alors de la thérapie comportementale et cognitive. Il s'agit d'un champ des psychologues duquel les sociologues ne peuvent s'en passer. La pluridisciplinarité et la transdisciplinarité dans les recherches avalisent cette passerelle entre de la sociologie à la psychologie. « Il s'agit des entretiens cliniques ayant pour objet d'établir un diagnostic symptomatologique ; préciser la souffrance du patient ; mettre le consultant et le patient en confiance ; organiser des interactions verbales entre ces deux personnes à travers des questions fermées centrées sur les critères diagnostics et l'histoire de la maladie » (Mirabel-Seron & Vera, 2014) Les entretiens en thérapie comportementale et cognitive ont pour but de redonner un sens à la vie du

patient, le goût de vivre, éliminer l'angoisse et faire renaître en lui la joie et le sourire.

Conclusion

Au terme de ce parcours, trois éléments se dégagent avec clarté : d'abord, la famille en tant que système social (aux éléments interactifs et interdépendants) et base de la société avec sa mission de pérenniser le tissu social ; ensuite, les pathologies sociales qui, de manières manifestes ou latentes, désintègrent la société ; et enfin, cet Observatoire sociologique de la famille présenté ici comme mode communautaire de recherche des solutions durables aux problèmes sociaux.

La famille est en proie à l'insécurité, à la délinquance sociale et aux sectes, elle en est consciente mais elle ne fait pas assez pour de se défaire de ces faits pathologiques qui la maintiennent dans le déséquilibre.

L'étude a, ainsi, pour le lecteur de Bukavu et du monde, une valeur interpellatrice en ce sens qu'elle contextualise des faits qui déséquilibrent la famille ; propose des actions pouvant conduire au changement positif et à l'équilibre social ; insiste sur la prise de conscience, la responsabilité et « l'éthique conséquentialiste qui nous recommande que si l'on tient strictement avoir X, il faut abandonner Y. » (Billier, 2010).

Tout ceci implique une autoévaluation permanente individuelle et collective pour réagir efficacement contre les influences négatives et ne s'associer qu'à ce qui est utile ; pour combattre la peur, la fatalité, les promesses miraculeuses, les discours endormants et égoïstes ; pour envisager le succès à travers un engagement individuel, collectif et concerté ; pour interioriser que rien ne viendra de soi, que rien ne sera mieux fait pour nous que par nous-mêmes et que les lendemains meilleurs ne dépendent que de notre autodétermination infaillible de toujours bien faire. D'où, il nous est imposé de pénétrer le sens profond de nos actions, leur ampleur et leurs effets positifs et négatifs, à court, moyen et long terme.

L'Observatoire sociologique de la famille tel que proposé n'est ni une panacée ni une fin des solutions dans cette lutte de recherche de stabilité familiale. Il nous aidera, peut-être, d'être plus à l'écoute des composantes de la famille, à regarder face à face les réalités familiales, à autoévaluer cette unité sociale le plus régulièrement possible et à en-

treprendre entre toutes les parties en toute rationalité. C'est difficile, mais, c'est à ce prix que l'on parviendra à détecter ce qui est pathologique pour la famille, et à initier durablement et résolument des mesures de contrepois.

L'observatoire sociologique de la famille, aura, entre autres missions celle de la protection de l'enfant, c'est-à-dire « décider qui a autorité sur lui, et organiser cette autorité qui interroge la sphère publique comme la sphère privée, et pose la place de l'enfant dans la famille et dans la société, et par là le modèle et le projet que véhicule cette société, tant pour l'enfant que pour la famille » (C.Jung, 2010) Certes, cette analyse n'a pas abordé toutes les facettes liées à la question compte tenu de ses limites qui peuvent, espérons-le, être laminées par d'autres chercheurs intéressés par ce thème.

Bibliographie

- africains, F., 2001. *Un guide pour les réflexions prospectives en Afrique*. Paris : Karthala .
- Asia-Amani, E., 2012. *Manuel de méthodologie de recherche en sciences sociales*. Kisangani: Presse Universitaire de Kisangani.
- Billier, J.-C., 2010. *Introduction à l'éthique*. Paris : PUF.
- Bonte, P. & M.Izard, 2013. *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris: PUF.
- Bosmans, A. M., 1988. *Propos sur le mariage*. Bukavu: CERDAF.
- Brabant, J. & Nzweve, K. L., 2013. *La houe, la vache et le fisil*. Bukavu: Grafisca.
- Brechon, P., 2000. *Les grands courants de la sociologie*. Grenoble : PUG.
- C.Jung, 2010. *L'aide sociale à l'enfance et le jeune majeur. Comment concilier protection et pratique contractuelle*. Paris : L'harmattan .
- Campenhoudt, L. V. & Marquis, N., 2014. *Cours de sociologie*. Paris : Armand Colin .
- Chiche & Samuel, R., 2008. *La responsabilité*. Paris : La Découverte .
- Dijon, 2010. *cours de sociologie*. s.l.:s.n.

- Douclas, N. & J.J., C. W., 2010. *Violence et ordres sociaux*. Paris : Nouveaux horizons.
- Durkheim, E., 2007. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : La découverte .
- Kienge-Kienge, R, I. & S., L., 2017. *Violence urbaine à Kinshasa. Sens et non sens*. Paris: L'Harmattan.
- Lefebvre, 1968. *Cours de sociologie*. Bukavu: inédit.
- Lundula, P., 1998. *Mes certitudes*. Lubumbashi: Passou.
- Mande, N. w., 2011. *Méthodologie des sciences sociales*. Lubumbashi: Zoé-créativité .
- Mirabel-Sarron, 2014. s.l.:s.n.
- Mirabel-Seron & Vera, L., 2014. *L'entretien en thérapie comportementale et cognitive*. Paris : Dunod.
- Mucchielli, L., 2014. *Sociologie de la délinquance*. Paris: Armand colin.
- Ndembi, D., 2006. *Le travail des enfants en Afrique subsaharienne. Le cas du Bénin, du Gabon et du Togo*. Paris : L'Harmattan.
- Ngoma-Binda, 1999. *Le rôle de la femme et de la famille dans le développement. Argument pour la justice et l'égalité entre le sexe*. Kinshasa: Publication de l'Institut de formation et d'études politiques.
- Paillé, F., 2010. *La méthodologie qualitative. Posture de recherche et terrain*. Paris: Armand colin .
- Raulin, A., 2007. *Anthropologie urbaine*. Paris : Armand colin.
- Rutembeza, F., 2002. Ruptures socio-culturelles et conflits au Rwanda. *Cahier du centre de gestion des conflits* , pp. 56-58.
- Singly, F., 2007. *Sociologie de la famille contemporaine*. Paris : Armand colin.
- Yoka, M. V., 1972. *Au tour de la nation. Leçon de civisme, introduction*. Kinshasa: Edition du Mont noir.